La Rançon DE L'HONNEUR.

I

D'abord, le commandant Herpin ne comprit pas.

C'était en effet trop abominable pour entrer d'un coup dans la tête de ce vieux soldat qui, sorti des rangs, s'était élevé jusqu'à l'épaulette à force de courage et de discipline, et qui, "l'oreille fendue" depuis longtemps, avait conservé intact le culte de l'honneur et aussi vivace que jamais la religion du drapeau.

Quoi! son fils était un lâche! Soldat à son tour, il avait commis l'action la plus misérable qu'un soldat pût commettre! Il avait fui en présence de l'ennemi! Il avait déserté son poste, abandonnant ses armes, qu'il se jugeait lui-même indigne de porter!

Non! c'était impossible!....

Et, pourtant, c'était vrai. La nouvelle qu'il en recevait était officielle. Olivier Herpin, qui n'avait pas reparu, venait d'être condamné par contumace. Le jugement terrible, quoique empreint d'une certaine indulgence, le frappait de la peine de la dégradation et de dix ans de travaux publics....

Le commandant lisait cela, et sa mine effarée était celle d'un homme qui se sent mourir sans pouvoir s'expliquer d'où vient le coup qui l'a atteint. Puis, ce fut une terrible explosion de fureur, après quoi il demeura comme écrasé, l'œil fixé sur la panoplie qui décorait le mur de sa chambre et où, au-dessous du casque bosué qu'il portait à Reichshoffen, était épinglée sa croix de la Légion-d'Honneur. Il lui semblait qu'une goutte de boue avait éclaboussé la pourpre de son ruban....

Cependant, peu à peu, le sentiment des choses lui revint, et il fit un effort pour reprendre possession de lui-même.

L'idée lui était venue que, dans la petite ville où il demeurait, l'événement pourrait rester ignoré longtemps, toujours peut-être. L'histoire d'une lettre reçue lui annonçant, par exemple, la mort du jeune soldat à l'hôpital était aisée à faire accepter. Et, pour sauver ce qui pouvait être sauvé de l'honneur il se résigna aussitôt à ce mensonge.

Une seule personne avait le droit de savoir la vérité: c'était la fiancée d'Olivier; mais il était sûr d'elle comme de lui-même: elle mourrait peut-être en apprenant le honteux secret, mais elle ne le trahirait pas....

Edith Morniand était la fille d'un de ses anciens compagnons d'armes. Olivier et elle avaient été élevés ensemble et ils s'aimaient depuis ....toujours. Ils devaient se marier aussitôt que le soldat aurait été rendu à la vie civile.

La jeune fille habitait avec sa mère dans le voisinage de l'ancien commandant, devenu, à la mort de son père, son subrogé-tuteur, et presque quotidiennement elle venait parler avec lui de l'absent.

Ce jour-là, quand elle arriva, sans autre précaution, oratoire que de la supplier d'étouffer le cri qui allait jaillir de sa gorge, il lui révéla l'horrible aventure qui la faisait veuve avant d'avoir été épouse.

Edith retint le cri, mais son soupir, le commandant put croire qu'il serait le dernier: elle s'abattit dans ses bras comme un lis dont la tige est brusquement tranchée.

Elle savait le régiment d'Olivier en marche contre une tribu d'Arabes soulevés, et, fille de soldat, son cœur eût été sans doute à la hauteur des plus terribles épreuves. Les larmes qu'elle eût versées sur le héros enseveli dans les plis du drapeau auraient eu une espèce de tragique consolation. Mais n'était-ce pas frocher du coup à la plus horrible douleur que de pleurer ce mort s'enlisant dans la honte?

Cependant, le commandant la força à se ressaisir; il expliqua le plan qu'il avait imaginé, et Edith lui jura que même sa mère ne saurait rien....

Le secret, en effet, ne transpira point.

Pendant de longs mois, le père vécut avec la perpétuelle terreur que le coupable en reparaissant lui donnât un démenti; puis, il finit par se rassurer....

Maintenant, des années se sont écoulées.

Depuis longtemps la mère d'Edith est morte, et la jeune fille est venue habiter avec son tuteur: n'avait-il pas été entendu qu'elle serait sa fille?....

Le souvenir d'Olivier Herpin s'est effacé de toutes les mémoires; eux seuls se rappellent,—ils n'ont pas quitté le deuil,—mais il est un nom qu'ils ne prononcent jamais....

II

....L'affaire a été chaude; pourtant, comme toujours, bien qu'ils fussent vingt contre un, les Chinois ont fini par tourner les talons.

Maintenant, il fait nuit et le silence a succédé au tumulte.

Les blessés sont nombreux et la plupart appartiennent à un bataillon de la Légion étrangère qui a donné avec sa furie accoutumée.

Le commandant s'est rendu dans la pagode à demi-ruinée qu'on a transformée en ambulance et il distribue des éloges et des encouragements qui font se détendre en sourire les contractions de douleur.

Un capitaine l'accompagne, blessé lui aussi, mais qui ne paraît guère se soucier de son front bandé et de son bras en écharpe.

—Tenez, mon commandant, dit tout-à-coup le capitaine en s'arrêtant: le voici!

Etendu sur le dos, les paupières closes, l'homme qu'il désignait ne bougea pas.

Alors, le blessé ouvrit les yeux et une expression d'extase se répandit sur ses traits; sa main tremblante se tendit.

Il avait vu briller la médaille militaire entre les doigts du commandant.

Celui-ci s'approcha:

—Oui, sergent Mulier, dit-il, c'est pour vous! Depuis longtemps je vous ai apprécié comme un modèle de bravoure et d'honneur. Les galons que vous portez sont la preuve de l'estime que vous avez su inspirer. Mais aujourd'hui vous avez fait mieux encore que jamais. Au péril de votre vie, vous avez sauvé votre capitaine qui allait tomber blessé aux mains de l'ennemi. Cette médaille, vous êtes digne de la porter. Capitaine, à vous l'honneur de la lui remettre!

Le capitaine se baissa et donna l'accolade au blessé, dont les yeux s'emplirent de larmes et qui ne put que balbutier un remerciement inintelligible: mais, comme les deux officiers allaient s'éloigner, il eut un brusque retour d'énergie.

—Mon capitaine, dit-il à voix basse sur un ton d'ardente prière, je vous en prie, restez!....Je voudrais vous parler....Il faut que je vous parle....et je sens que demain....

—De tout mon cœur, camarade! fit le capitaine en revenant sur ses pas....Mais tu as tort de te frapper ainsi!....A ton âge, la vie est chevillée au corps!

Le blessé secoua la tête.

—La poitrine est traversée, répondit-il. Mais ça ne fait rien! Je m'en irai heureux si j'ai la force d'aller jusqu'au bout de ce que l'ai à vous dire, et si j'emporte votre promesse....

—Je te le jure d'avance!

—Eh bien! écoutez. Je ne m'appelle pas Mulier. Je ne suis pas Suisse.

—Je m'en doutais. Il n'y en a pas mal ici logés à la même enseigne que toi. Tu as fait quelque sottise jadis, j'imagine. Va, elle est expiée! C'est moi qui te le dis. Si tu meurs, tu meurs en brave et en honnête homme. Ne pousse pas ta confession plus loin; c'est inutile! Dis ce que tu attends de moi.

Les yeux du moribond brillèrent un moment.

—Merci! murmura-t-il.... Il faut pourtant que je continue; il faut que vous sachiez tout .... Je suis Français. Je m'appelle Olivier Herpin. Mon père a pris sa retraite comme chef d'escadron....

—Hein? s'écria le capitaine avec un sursaut de stupeur...Mais, alors, tu as déserté!....Par quel coup de folie?....Toi l'honneur, la bravoure même!.....

—Vous vous trompez, dit Olivier en baissant la voix, son visage pâle soudain empourpré: je suis un lâche un poltron!....Mes terreurs d'enfant nerveux m'ont poursuivi adolescent, ne m'ont pas quitté jeune homme; elles me hantent encore à présent!.....J'en avais honte, je cherchais à les cacher; mais j'étais sans force pour les combattre..... C'est la peur qui m'a fait déserter! ....Oh! la peur!....Vous ne savez pas, ce que c'est, mon capitaine! C'est atroce! Quand son vertige vous prend, quand elle vous tord les entrailles, quand son glas vous emplit les oreilles, le cœur, l'intelligence, la dignité, tout sombre!....

La stupéfaction du capitaine ne diminuait pas.

—Peur!....toi!....répéta-t-il .... Partout où nous avons été ensemble je n'ai eu qu'un reproche à t'adresser: celui de pousser la témérité trop loin....Et, comme rien n'y faisait, je me disais: "Ce garçon toujours si triste a envie de mourir, c'est sûr; sa façon de s'offrir aux balles n'est qu'un genre de suicide: le suicide mis à la portée des gens de cœur!"

—Non, ce n'était pas la mort que je cherchais! dit Olivier. Quant à mon courage, ce fut une lutte incessante entre ma volonté et l'instinctive, révolte de tout mon être. Je parvenais à rester tête haute sous les balles, mais l'héroïsme n'était que dans mon geste. Qui eût deviné ce qui se passait dans mon cœur eût été épouvanté!

—Tu te trompes! s'écria l'officier: il eût admiré:....Je comprends tout ....Ce n'est pas la mort que tu cherchais: c'était l'honneur!....

Le blessé fut secoué par un frisson, une flamme s'alluma dans ses yeux.

—Oui, dit-il, d'une voix tremblante: l'honneur perdu!....La mort j'y avais songé quand, revenu à moi, après ma honteuse défaillance, j'ai mesuré la profondeur de l'abîme où j'avais roulé. Il était déjà trop tard pour retourner sur mes pas! On m'eût arraché mes épaulettes pour m'en souffleter! L'irréparable était consommé! Désormais, j'étais sans patrie, sans famille!....Mourir c'était m'achever.....

Il s'arrêta. La darole s'embarrassait. L'émotion brisait son corps affaibli par la perte de sang.

—Et alors? interrogea le capitaine.

Olivier fit un effort pour rassembler ses forces:

—Oui, vous avez raison, dit-il. Il faut que je me hâte. D'ailleurs, la suite de mon histoire, vous la savez. Au lieu de me tuer, je rentrai dans l'armée par la seule porte qui pouvait encore s'ouvrir devant moi. J'avais compris que le suicide aurait été encore une lâcheté,—déserter une seconde fois. La mort n'était un refuge qu'à condition qu'elle servît à racheter ma vie!

Il regarda avec un douloureux sourire la médaille qu'il tenait dans sa main.

—J'ai accompli ma tâche dans la mesure du possible! ajouta-t-il.

—Oui, dit l'officier, ceci est le gage du pardon!

—Eh bien! mon capitaine, voici la prière que je voulais vous faire.... Quand ma main sera froide, vous prendrez cette médaille, et lorsque vous retournerez en France, vous la porterez à mon père....Je n'avais pas osé reparaître vivant devant lui, —mort, j'oserai!

—Je te le jure! dit le capitaine sans chercher à dissimuler son émotion. A moins, pourtant, que tu ne puisses faire la commission toi-même. Toutes les balles ne tuent pas!.....

Olivier, que la fièvre avait soutenu jusqu'alors, laissa retomber sa tête et ferma les yeux, et au bout de quelque temps le capitaine s'éloigna sur la pointe du pied.

III

Un an après.

Deux voyageurs que le chemin de fer vient d'amener s'arrêtent à quelques pas de la maison du commandant Herpin.

L'un est un jeune homme d'une trentaine d'années dont le visage pâle trahit une indicible émotion; l'autre, plus âgé, porte à la boutonnière le ruban de la Légion-d'Honneur et, bien que vêtu d'habits civils, a un air militaire auquel personne ne se tromperait.

—Je vous en prie, mon capitaine, dit le jeune homme d'une voix tremblante, entrez seul....Je sens que les forces me manqueraient ...Vous m'appellerez quand....

Le capitaine sourit:

—Tu oublies toujours que tu es un brave! dit-il. Mais c'est bon. Je ferai comme tu voudras....

La mort, en effet, n'a pas voulu d'Olivier. Après une longue convalescence, il est revenu à la santé. Le même bateau a ramené en France le jeune soldat et son capitaine.

Celui-ci a gardé le secret sur sa confidence; mais, en route, il lui a fait accepter le seul parti à prendre: se livrer à la Justice militaire. C'était la dernière étape de son rachat: il était impossible que les juges ne fussent pas touchés par sa courageuse expiation.

Et, en effet, c'est ce qui arriva; Olivier fut acquitté au milieu des applaudissements....

Après lui avoir servi de défenseur devant le Conseil de guerre, le capitaine avait tenu à l'assister encore devant son juge suprême: son père..

Quand son compagnon eut disparu dans la maison du commandant Herpin, Olivier resta un moment immobile, puis, à pas lents, comme subissant une attraction irrésistible il se rapprocha d'une petite porte de service percée dans le mur du jardin et colla son visage à la grille.

Là, malgré les huit ans écoulés, il eut l'impression de ne s'être absenté qu'un jour tant les choses étaient demeurées immuables. Les mêmes iris bordaient l'allée dont le sable semblait avoir conservé l'empreinte de ses pas. A l'abri du massif de noisetiers, il apercevait, toujours pareil, le banc vert où, la veille de son départ, il s'était assis auprès d'Edith.

Un sanglot lui monta à la gorge. Malgré les apparences, tout était irrémédiablement changé. Des débris de sa triste vie, il ne ferait jamais le bonheur.

Mais, tout-à-coup, son cœur cessa de battre.

Au tournant de l'allée, Edith elle-même venait de se montrer!

Il se crut le jouet d'une hallucination tant elle aussi lui parut pareille à ce qu'elle était alors svelte et blonde dans ses vêtements noirs.

Quelque chose prévint la jeune fille qu'elle était épiée. Elle leva les yeux, et aussitôt elle poussa un cri en portant vivement les deux mains à son coeur. Cependant, elle s'approcha, le visage bouleversé.

—Toi?....toi?.... murmura-t-elle comme si elle doutait encore.

—Oui, c'est moi: répondit Olivier.

La porte heureusement n'était fermée qu'au loquet: il put l'ouvrir et se précipiter à temps pour la recevoir dans ses bras.

Pendant un moment, elle s'abandonna à sa caresse passionnée: puis, elle ouvrit les yeux et chercha à se dégager,

—Ah! dit-elle d'une voix basse et tremblante, pourquoi es-tu revenu? ....Qu'espères-tu?....Peut-être ta faute est prescrite, ou bien une amnistie l'a effacée....Mais tu sais bien que ton père te dira que la honte ne se prescrit pas, qu'une grâce ne rend pas l'honneur!....

—Eh bien! je repartirai de nouveau, répondit Olivier; mais toi, Edith, toi, me haïras-tu donc éternellement?

La jeune fille le regarda avec égarement:

—Te haïr!....répéta-t-elle....Eh! sais-je moi-même ce qu'il y a dans mon coeur?.... Si je te haïssais, serais-je restée fidèle à la mémoire de notre amour?.... Et, pourtant, à la pensée que tu pouvais revenir, tout mon sang se glaçait!....Ah! l'étrange torture!.... Va, celles qui attendent ne sont pas à plaindre, si longue, si triste, si incertaine que soit l'attente! .... Olivier! Olivier! pourquoi es-tu revenu?....

—Tu vas le savoir! s'écria tout-à-coup une voix claironnante qui la fit sursauter.

Le commandant Herpin, suivi du capitaine, accourait.

—Tiens! ajouta-t-il en tendant les bras à son fils.

Les deux hommes restèrent longtemps embrassés sans pouvoir prononcer une parole.

Edith, presque défaillante de stupeur, les regardait.

—Ah! murmura-t-elle enfin d'une voix de rêve, cette atroce histoire n'était donc pas vraie?....Olivier avait été calomnié?

—Oui, répondit le capitaine: il avait été calomnié par lui-même, et c'est de lui-même qu'il a tiré une éclatante vengeance!

Le vieux commandant releva la tête et montra à Edith ses joues que les larmes inondaient.

—Vois! cria-t-il, je pleure, je pleure enfin! Que c'est bon! Voilà huit ans que les larmes m'étouffent. De douleur, elles m'eussent soulagé, de joie et d'orgueil, elles me grisent!... Oui, d'orgueil!—Regarde Olivier: ceux qui ont toujours été sans reproche peuvent le saluer! S'il n'a pas fait mieux qu'eux, il a fait plus! Il a remonté après la chute,—et quelle chute!—et il a accompli cette escalade qu'on dit impossible: il est rentré dans l'honneur!....Mais je ne sais plus ce que je fais. Je l'accapare, je le prends tout pour moi! Et tu es là à l'attendre!....A ton tour, Edith, maintenant: embrasse-le!

Les deux jeunes gens s'élancèrent l'un vers l'autre.

—Ah! continua le commandant, riant, pleurant, fou; ah! on a tué le veau gras pour l'Enfant prodigue qui revenait honteux, meurtri, n'apportant que son repentir; qu'allons-nous faire, nous autres?

L'officier se mit à rire:

—Nous boirons à l'épaulette de ce gaillard! fit-il.

—Non, non, dit vivement Olivier ....Je retrouve ma vie où je l'ai laissée autrefois....Vous le savez, mon capitaine, je n'a pas pris goût au danger.... Mais, ajouta-t-il en serrant plus tendrement Edith qui levait son visage vers le sien, j'ai repris goût au bonheur!

Pensées.

Il est vrai qu'un bienfait n'est ja-
[mais sans salaire,
N'eut-on que le plaisir que l'on goû-
[te à le faire.

Après de longs travaux, on est sur-
[pris de voir
Que plus on sait, et plus il reste à
[savoir.

Ne crains pas la science, âpre sentier
[de feu,
Route austère, il est vrai, mais des
[grands cœurs choisie.

MUSIQUES.

Depuis que je suis devenu campagnard, je ne fréquente presque plus les concerts. On ne me voit guère chez Colonne ou chez Lamoureux, et je goûte rarement les nobles jouissances d'art que donnent les belles œuvres orchestrales. Je n'entends plus que dans mon souvenir les symhonies de Beethoven, qui remuent l'âme jusqu'en ses intimes profondeurs; les quintettes de Mozart, suaves et tendres ainsi qu'une matinée de mai; les compositions de Grieg, qui semblent faites de rêve et de féerie comme un paysage de Norvège, et cette "Damnation de Faust", qui seule recrée avec des sons la puissante magie du poème de Gœthe. Mais si je suis sevré des chefs-d'œuvre des maîtres, je ne suis pas néanmoins privé des joies musicales. A défaut de la musique humaine, j'ai la musique de la Nature, et de celle là on peut dire aussi, avec Shakespeare "qu'elle arrive à l'oreille comme un souffle du Midi passant par-dessus un parterre de violettes, dont elle prend et conserve le parfum". Bien qu'elles soient œuvres de mystère, les enchanteresses symphonies qui nous viennent des champs et des bois satisfont à toutes les lois de l'harmonie et du rythme. De même que les compositions des artistes, elles s'adressent plus au sentiment qu'à la raison, elles remuent le cœur et suscitent le rêve. On y trouve même le "teit motiv" et la mélodie continue. Et combien elles sont variées, riches en sonorités et en thèmes chaudement colorés!

Il y a d'abord la musique des arbres.—Avez-vous été quelquefois vous étendre, par un après-midi de juin, sous un bois de pins? Et là, dans le silence des champs assoupis en pleine lumière, n'avez-vous pas entendu ce susurrement aérien qui passe entre les branches hérissées de vertes aiguilles, et qui contraste avec la joie épandue au dehors par les rayons avenglants de l'été? C'est une chanson berceuse, flottante, fluide et mélancolique. Théocrite, il y a plus de deux mille ans, en célébrait déjà la molle douceur. Elle a des soupirs d'une tendresse exquise et des sanglots à peine perceptibles, tant ils sont discrets. On dirait la voix d'une âme errante qui regrette la terre, et qui en connaît pourtant les infinies tristesses.

Descendez, maintenant, jusqu'en bas du côteau, vers les prés où la rivière, tranquille, coule sous un voile de nénuphars, et écoutez la chanson des peupliers. C'est une tout autre cantilène,—gaie, claire et gaillarde, rafraîchissante aussi! On croirait ouïr le clapotis d'une giboulée d'avril qui éclabousse les feuilles.

Mais, où la symphonie des arbres triomphe dans toute sa beauté et sa majesté, c'est lorsque le vent d'ouest court à travers bois, pendant les pluvieuses nuits d'automne. L'orchestre, alors, donne tout entier: basses sourdes et grondantes; clameurs pareilles à des coups de clairon, indéfiniment prolongés; ruissellements drus de l'averse, tombant comme un déluge de notes frémissantes. Parfois une accalmie. Seule, la plainte aiguë de la bise siffle entre les plus fines éoliennes. Cette unique mélopée se continue quelque temps parmi les ramures, momentanément apaisées. Un frisson recommence au loin, semblable à la rumeur avant-courrière de la marée montante, et la déchirante plainte solitaire se noie de nouveau dans les mugissements d'orage de toute la forêt échevelée.

Au printemps, j'ai aussi, pour me charmer, la musique des oiseaux. D'abord, un prélude de notes éparses et à peine accordées: sifflets de merles, trilles de pinsons, tirelis de rouges-gorges. Mais déjà, là-bas, dans la plaine où les blés verdissent, des centaines de voix annoncent le renouveau; c'est le cœur matinal des alouettes. Elle montent, montent dans le ciel couleur de perle et, tout en montant, elles chantent, jamais lasses; perdues tout là haut, dans la rose lueur du soleil levant, elles égrènent leur notes comme des perles de gaieté. Le signal est donné. Partout, des haies du chemin, des berges herbeuses de la rivière, des fonds humides de la forêt un "tutti" merveilleux emplit la sonorité de l'espace: romances des fauvettes, gazouillis des linots et des chardonnerets, vocalises de la grive, trémolo de la huppe, rentrée du bouvreuil, flûte du loriot; jusqu'à l'heure apaisée où, les chanteurs diurnes ayant fait silence, le rossignol, ce soliste incomparable, module dans la nuit l'hymne de l'amour tyrannique, violent et doux.

Et les cloches, dont les sonneries traversent l'air comme d'invisibles et bruyantes voyageuses, quelle musique puissante, à la fois, et charmante, est la leur! comme elle change de tonalité et de caractère selon les heures!—Le concert des cloches campagnardes, un matin de dimanche, a une gaieté limpide, un entrain étourdissant. Autour de moi, chaque village ou chaque bourg de la vallée de la Bièvre lance sa note timide ou perçante, veloutée ou grave. Les timbres métalliques, tantôt argentins comme la "clarine" d'un troupeau dans la montagne, tantôt éclatants comme les cromornes d'un orgue aérien, se répondent, s'entre-croisent, chantent à l'unisson, puis se séparent de nouveau, pour prendre chacun sa mélodieuse volée selon les caprices du vent. L'accord ou la dispersion des sonneries, à travers l'atmosphère ensoleillée, vous met le cœur en liesse ou en rêverie; mais gai ou songeur, on emporte une impression rasserénante de ce concert de cloches matinales. La sensation est tout autre, lorsque ces mêmes carillons tintent à la tombée du jour; elle participe, alors, de la mélancolie qui accompagne les couchers de soleil et les heures crépusculaires. Quelque splendide couleur que revête la pourpre du soir, quelque harmonieuse que soit la musique vespérale, elles laissent un vague sentiment de regret. Elles font songer involontairement, à la journée finie, aux heures perdues et aussi aux autres journées, qui se sont également enfoncées dans l'ombre et qu'on ne retrouvera jamais plus. N'importe, allègre ou triste, réveillante comme une aube de mai ou troublante comme une soirée d'automne, cette symphonie des clochers a une douceur non pareille, un féerique pouvoir suggestif; elle nous berce câlinement sur ses ailes de rêve, et, le jour où les clochers deviendraient muets, il y aurait un enchantement et une consolation de moins sur la terre.

Les rumeurs diverses de la vie de tous les jours me réservent, elles-mêmes, une réjouissante et originale musique. Chacun de leurs bruits, pris à part, n'a rien de particulièrement mélodique; mais quand ils résonnent tous ensemble et qu'on les écoute un peu à distance, ils forment une harmonie réconfortante et robuste.

C'est à la campagne qu'il faut les entendre et qu'ils produisent tout leur effet;—le rythme lourd et cadencé des chariots sur les routes, les martellements de la forge, les aboiements au fond des fermes, le rappel des cailles dans les champs, les fanfares des clairons sur les courtines du fort, les cris des enfants jouant par les rues, les voix des sirènes que le vent apporte par dessus les coteaux de la Seine, et, au loin, les lambeaux d'une chanson rustique, jetée à pleine voix par un tâcheron qui revient de son chantier;—tout cela se mêle inconsciemment, et, par un accord merveilleux, se fond en une masse orchestrale, admirablement nuancée, qui semble exécuter un hymne à l'action et à la joie.

Il y a, enfin, une dernière musique que comprennent et goûtent seulement ceux qui, comme moi, sont arrivés aux trois quarts du chemin de la vie. Celle-là est tout intérieure, tout intellectuelle, et l'âme seule en perçoit les muets accords. Mais, comme dit le poète Keats, "les mélodies qu'on entend sont douces, celles que l'oreille n'entend pas sont plus douces encore". Cette musique, dont je parle, est celle des souvenirs. Silencieux, légers, ainsi que des phalènes aux ailes veloutées, ils s'élèvent du fond de notre être intime, aux heures crépusculaires de la soixantaine, et leurs voix d'ombres chuchotent en chœur; —voix enfantines ou sévères, voix de femmes aimées ou d'amis disparus, lointaines comme un chant de nourrice, suaves comme des caresses, amères aussi, parfois, comme un remords. Elles évoquent des paysages familiers, des heures fortunées ou tragiques; elles sont mouillées de larmes ou encore vibrantes d'une joie limpide. Mais toujours, leur chant nous est cher; d'abord, parce qu'il réveille un écho de notre personnalité de jadis, et puis, parce que cette musique immatérielle est, pour nous, peut être le mystérieux prélude de la musique éternelle de l'"Au-delà".

ANDRÉ THEURIET,
de l'Académie française.

Le signe descendrait-il de l'homme.

Contrairement à la déclaration de notre Littré, il paraîtrait que le signe ne serait qu'un rejeton dégénéré de notre espèce. Nous ne remonterions pas à lui. C'est lui qui proviendrait de nous. Question de dégénérescence physique.

Telle est du moins l'exorbitante et folâtre induction qu'un savant allemand, M. Hoeckel, parti à la recherche du "pithécanthropus" dans les îles de la Sonde, aurait tirée de certaines conversations avec des femmes malaises. D'après les traditions qu'elles lui ont contées, ce seraient deux petits enfants perdus dans une forêt et incapables de retrouver leur chemin, qui se seraient vus forcés de se résigner à la vie sauvage. Ils auraient grimpé sur les arbres, se nourrissant de fruits, et ils y seraient restés. De là, l'origine des grands signes qui semblent le plus se rapprocher de l'homme.

La bourde est forte, ce qui n'a pas empêché le professeur Hoeckel de la la recueillir gravement. Elle fait en ce moment le tour de la presse allemande.

L'EXILÉE.

—Tu connais les Eschevannes, me dit Théodore, un hameau perdu et charmant où, en philosophe je m'étais résigné à vivre, sans autre ambition que de récolter, sans autres soucis que d'agriculture et de météorologie, le cœur lui-même paisible, avec la conviction de n'avoir qu'à choisir, le cas échéant, parmi les jeunes filles de l'endroit, dont quelques-unes aimables, entre autres Antoinette, la fille du fermier Herbin.

Une petite sauvage, tout de suite rougissante et en fuite quand j'allais à la ferme, mais dont l'émoi attendrissant, l'amusante sensibilité, si aisément troublée, m'était par cela même un indice agréable et comme une assurance, tranquillisante en somme, que le jour où je me déciderais au mariage, les choses iraient sans difficulté, sans y penser d'ailleurs autrement, ayant le temps devant moi. C'est alors que Mlle Delarche arriva.

Une nièce du père Herbin, une vraie demoiselle de ville, avec de l'éducation et des grâces et que, restée sans fortune à la mort de ses parents, le fermier Herbin avait recueillie. Grande et adorable fille, embellie par ces manières affables et ces gentilles attitudes que donnent l'instinct de l'élégance et l'habitude du monde. Plus charmante aussi par tout ce que des déceptions précoces donnaient à ses yeux noirs d'ennoblissement mélancolique et comme de joli héroïsme.

Plus qu'il n'en fallait malheureusement, dans ce milieu champêtre des Eschavannes, pour me rendre vite amoureux, jusqu'à l'enthousiasme, un peu honteux de l'idéal rustique dont je me contentais jusqu'alors. Antoinette elle-même oubliée ....Et le fait est que du premier jour où j'avais aperçu à la ferme Mlle Delarche, Berthe de son petit nom, je ne me possédais plus, au point de paraître gauche dans mon extase et un peu importun chez le fermier où je ne savais plus quels prétextes inventer pour courir plus souvent.

Mais sans espoir au fond, et je ne sais si jamais, dans le sentiment confus d'humilité qui me paralysait en face de Mlle Berthe, dans la prescience peut-être aussi, qui sait, des conséquences néfastes que ma démarche, un jour, devait avoir, j'aurais eu le courage de me déclarer quand, cet après-midi, en poussant comme d'habitude jusqu'à la ferme, je trouvai le père Herbin seul.

—Et ces demoiselles?

—Parties à la ville pour des emplettes.... Mais comme tu as l'air dépité aujourd'hui!

—Mais non, je vous assure.....

—C'est-il de me voir tout seul à leur place?

—Mon Dieu, monsieur Herbin, je ne dis pas.....

Jovialement, le vieux fermier m'avait tapé sur l'épaule.

—Si tu crois qu'on ne s'aperçoit de rien .....

Et, me voyant interloqué devant tant de clairvoyance, un peu rouge même:

—Allons, avoue-le donc que tu es amoureux.....

—C'est vrai, monsieur Herbin....

—Une belle demoiselle que ma nièce, Théodore, et de ta part, le choix n'est pas si maladroit.....

—Alors vous pensez, vous seriez d'avis que je pourrais....espérer?

—Ça, mon garçon, je ne sais pas, il faudrait demander à ma nièce.

—Mais vous-même?

—Eh bien! tu n'es pas déjà un si mauvais parti.....

—Alors, monsieur Herbin?

—Qu'est-ce que tu veux que je te dise? C'est à ma nièce à parler. Veux-tu que je lui demande son avis?

Si je le voulais!

—Eh bien! retourne chez toi. Sitôt la réponse obtenue, j'irai te voir....

Dans mon amour, aveugle hélas! ignorant de l'avenir, on devine mes transes, durant les trois jours au bout desquels seulement le père Herbin m'apportait la réponse, une réponse que déjà je lisais dans ses yeux fuyants, sa contenance, embarrassée, son air de condoléance.

—Eh bien! monsieur Herbin?

—Eh bien! mon garçon....

—Elle refuse?

—Elle a hésité, trois jours, comme tu vois, mais à la fin....

—C'est non?

—Non.

—Et a-t-elle donné une raison, un motif?

—Un motif? non....Enfin, je n'y comprends rien, pour tout dire.

—Comment?

—Elle avait d'abord semblé bien disposée; je t'avais présenté avec tous les avantages....Elle m'écoutait avec intérêt et même, quand j'ai été amené à parler de ta personne, elle avait, oui, elle avait souri avec sympathie plutôt.

—Alors?

—Alors je croyais bien, ma foi, la chose conclue et qu'elle n'avait demandé à réfléchir que pour la forme, quand ce matin.

—Ce matin?

—Comme je lui reparlais de ce mariage, mais pour la première fois en présence d'Antoinette, et que Berthe semblait prête à consentir définitivement: "Et vous, ma cousine, fait-elle en se tournant vers Antoinette qui ne disait mot, semblait même, ma foi, tout je ne sais comment, qu'est-ce que vous penseriez, pour moi, de ce mariage avec M. Théodore?—Moi, moi?....fait alors Antoinette avec une figure toute retournée, moi?...." et, sans en dire plus, voilà la petite sotte qui, pour toute réponse, éclate en larmes, mais de tout son cœur, là, tu sais....Y comprends-tu quelque chose, Théodore?

—Non, dis-je, un peu troublé pourtant. Et Mlle Berthe, alors?

—Oh! ç'a été bien net. Et elle qui allait dire oui, j'en suis sûr, qui ne demandait qu'à le dire: "Eh bien, non! décidément, mon oncle. Je suis très reconnaissante à M. Théodore de ses sentiments, mais cela ne se peut pas...." Et, embrassant Antoinette: "Il n'aura pas de peine à trouver mieux; c'est mon dernier mot, mon oncle." Mais ce n'est pas tout, malheursement.

—Quoi donc?

—C'est qu'elle veut nous quitter, maintenant!

—Mais pourquoi, pourquoi? Ce n'est pas une raison.

—C'est ce que je lui ai dit: mais nous avons eu beau la supplier, Antoinette et moi, elle veut partir. Depuis longtemps on lui offre une place d'institutrice dans une famille très riche, mais en Russie; jusqu'ici elle ne s'était pas décidée. Aujourd'hui, elle a accepté.

—Et c'est moi? moi qui serais cause?.....

—Elle dit comme ça qu'elle ne veut pas rester plus longtemps à notre charge.....

Mais je devinais bien au fond, pris d'un remords déjà qui, un jour, devait s'avérer cruellement. Lorsque deux ans plus tard, déjà un peu remis de ma déception, violente sur le moment, et après un cri de rage et de sauvagerie, je commençais à retourner chez le père Herbin, et à reprendre plaisir, malgré tout, à revoir Antoinette, je reçus une lettre de là-bas.....

Une lettre, au timbre étranger, de Mlle Delarche, atteinte en Russie par le dur climat et qui, se voyant en danger, m'écrivait, m'avouant tout, son affection, le bonheur qu'elle aurait eu à consentir, son sacrifice enfin devant l'amour d'Antoinette, soupçonné par elle, toutes les larmes cachées depuis, et l'exil, meurtrier.....

Plus meurtrier, avec le reste, que je ne voulais le penser, espérant quand même, me refusant encore à croire, à admettre....Quand quelques jours après, nous apprenions sa mort....Un jour de neige, je me rappelle, où la campagne était toute blanche.....

LE Verre incassable.

—C'est, me fit-il remarquer, du verre incassable.

Il jeta l'objet sur le trottoir, et, en effet, le verre rebondit avec sonoritée sans se fêler.

—C'est fort curieux, ajouta t-il.

—Je connais l'invention.

—Mais ma femme ne la connaît pas. Je compte l'étonner en rentrant. Je t'offre un bock.

Au café:

—Tenez, garçon, regardez ça.

Il jeta sur la "terrasse" son verre qui sauta, sauta, sans se briser.

—Très bien....

Mon ami proposa, expansif:

—Dînons ici!

—Mais ta femme qui t'attend...

—Oh! elle criera un peu, mais je compte lui clore le bec en l'étonnant .... Tiens, regarde-moi ça!

Il jeta sur le plancher son verre qui roula, exempt de toute cassure.

—C'est prodigieux!

—Je connais, je connais..... Dînons.

Dix heures du soir.

—Si tu rentrais?....Ta femme.....

—Je me moque de ma femme! Que veux-tu qu'elle objecte, lorsque, spectacle nouveau pour elle, elle verra une coupe de cristal tomber à ses pieds et se relever sans blessure? Ebloui, elle ne trouvera d'autre réflexion que celle-ci: "Ce siècle est celui des découvertes!"

—C'est égal, filons!

—Pas sur un pied! Tu accepteras bien un bock! Garçon, des bocks!

Minuit. Par les rues noires, je l'escorte; fidèle à mon devoir d'ami, je l'excite à choisir les voies qui mènent plus directement à son domicile; livré à lui-même, il prendrait des rues quelconques. Et son plaisir, maintenant, c'est de pousser devant lui, à coups de pied, le verre incassable, lequel roule,—semblable à une vieille casserole dont le passant se joue,—mais ne s'ébrèche même pas.

—N'est-ce pas merveilleux? s'écrie mon ami, de distance en distance.

Je finis tout de même bien par amener le camarade devant sa boutique close.

—Tu entres avec moi? dit-il, tirant son bec-de-cane.

—Jamais de la vie, par exemple! Va recevoir ton "savon!" Je n'ai aucun besoin d'en prendre ma part!

—Ma femme m'en voudrait de te laisser partir ainsi....D'ailleurs, si tu n'entres pas, je n'entre pas non plus.

Il ouvre. Il allume le gaz de la boutique close. Madame accourt, mécontente, en camisole.

—En voilà des heures pour rentrer!....

—Tiens, ma fille, regarde seulement ceci!.

—Eh! oui, un verre!

—Maintenant, examine le sol!

Et il y précipite de verre incassable.

Mais—contre temps!—ce n'est pas en vingt morceaux, c'est en mille, c'est en un milliard de morceaux, que se transforme le verre incassable!

Dire qu'il s'est cassé, c'est trop peu dire: il s'est volatilisé, réduit en une poussière scintillante!

—Ah! bien! s'écrie Madame, stupéfaite et furieuse, vous n'êtes pas plus ivres que ça, tous les deux!

Pendant qu'elle va chercher un balai pour expulser les membres innombrables du verre désormais cassé, je m'esquive, prévoyant une scène, dont je tiens à laisser l'exclusive jouissance à mon ami.

Pourquoi souffrir de blessures quand vous pouvez vous en soulager au moyen de l'antiseptique du Dr. Tichenor. Ce remède excellent vous guérira vite et parfaitement. Une seule application vous convaincra de ce qui précède. Prix 50c la bouteille.